

DERNIER JOUR D'ETE

PREMIERE PARTIE

Sur le quai de la gare de Jouy-en-Josas, le sol est brûlant. Vite, au sortir du train de banlieue qui vient de le déposer, Julien sait qu'il ne doit pas traîner. Des brumisateurs géants, installés récemment, lui permettent tout juste de rejoindre l'office du tourisme qui jouxte la gare sans craindre la brûlure du soleil. Pendant la saison d'été, l'endroit sert d'ailleurs plutôt d'abri climatique que de centre d'accueil pour touristes. Des touristes, il n'en vient de toute façon plus beaucoup à Jouy-en-Josas – il n'y en a que l'hiver, lorsque le climat s'adoucit et que l'air redevient respirable.

En cette fin d'été deux-mille soixante-quatre, la vague de chaleur qui assaille l'Ile-de-France n'a rien d'un air de vacances. Julien se serre dans l'abri aux côtés des autres passagers qui sont descendus, comme lui, au même arrêt. La fraîcheur de l'endroit leur accorde un peu de répit avant de se remettre en route, au pas de course, pour regagner leurs logis. Les déplacements sont devenus un parcours du combattant et, depuis que la ville de Jouy-en-Josas a été déclarée « Village Refuge Canicule » par les autorités, tout est devenu compliqué. Julien soupire et regarde avec tristesse les gens autour de lui. Leurs regards sont hagards. Les corps suintent la transpiration. A 18 heures passés, la journée est malheureusement loin d'être finie et il faudra encore supporter la lourde nuit qui s'annonce. Comme une chape de plomb, la chaleur s'abat sur la ville du matin au soir et fait grimper le mercure bien au-delà du supportable.

Julien habite sur les hauteurs de Jouy-en-Josas, dans le quartier des Metz qui surplombe la gare. Il sait que, pour lui, la route est trop longue et trop risquée pour y aller à pied. Il attend, comme plusieurs autres habitants, la navette climatisée qui le ramènera chez lui. Pas d'autre solution pour éviter une déshydratation éclair et la mort certaine qui s'en suivrait. Et d'ailleurs, même s'il lui prenait l'envie d'une petite randonnée pédestre, c'est interdit. Les forces de l'ordre veillent devant la gare et stoppent les inconscients qui voudraient s'élancer dans un périmètre trop éloigné. C'est pour leur bien. Tout comme le slogan « Je m'hydrate, je me protège, je fais

attention à mes proches » qui défile maintenant en boucle sur tous les panneaux publicitaires du centre-ville. Au début, Julien trouvait ça bizarre et puis il s'est habitué.

Parfois, Julien pense à cette ville qui a tellement changé. Lui, c'est un vrai Jovacien. Il est né ici, en face de la mairie, il y a quarante ans. La nature était omniprésente à l'époque avec des voies vertes et des berges aménagées partout. Jouy-en-Josas était une ville préservée, située au cœur de la magnifique vallée de la Bièvre qui s'étendait des Yvelines à l'Essonne. Les soirs d'étés, on se baladait le long de la rivière pour profiter de la fraîcheur. C'était tranquille et paisible. Le week-end, venaient s'y ressourcer les Parisiens en mal de verdure et les locaux sortaient leurs vélos pour de grandes balades en forêt. Avec l'installation du campus HEC, la ville s'était dynamisée mais raisonnablement, sans perdre son identité.

Bien sûr, déjà à l'époque, il y avait des aléas qui revenaient de plus en plus régulièrement. La sécheresse d'abord, qui faisait mourir les jardins, et ensuite les pluies diluviennes, qui faisaient sortir la rivière de la Bièvre de son lit. Mais la biodiversité tenait le coup et la vallée semblait toujours aussi belle, toujours aussi forte. Les Jovaciens n'étaient pas inquiets.

A un moment de sa vie, Julien avait quitté la vallée et il était parti s'installer à Paris. Il y était resté un moment, pour les études et le travail, et puis il était revenu s'installer dans sa ville natale de Jouy-en-Josas il y'a de ça quelques années. Bien lui en avait pris.

Aujourd'hui, pendant la période d'été qui dure six mois par an, c'est un confinement généralisé qui s'abat sur la capitale. Pour survivre aux chaleurs extrêmes qui brûlent le pavé parisien, les habitants n'ont d'autre choix que de rester chez eux, ou de partir s'ils n'ont pas un habitat adapté à leur survie. C'est donc des milliers de Parisiens qui sont déplacés chaque été dans des « Villages Refuges Canicule » autour de la capitale. Dans la vallée de la Bièvre, c'est la ville de Jouy-en-Josas qui a été désignée. « Secteur stratégique, infrastructures adaptées, îlot de fraîcheur... » toute une série de mots compliqués a soudain surgit dans le discours des décideurs politiques lorsqu'ils apposèrent fièrement le label « VRC » sur le panneau d'entrée de ville. Depuis, tout a changé. Des milliers d'abri en béton armé ont vu le jour et pullulent sur les collines aux alentours et sur les berges de la Bièvre. Toute la journée, des navettes climatisées sillonnent les petites routes de la vallée pour emmener et ramener tous

ceux qui doivent impérativement se déplacer. Depuis la gare de Jouy-en-Josas, qui est devenu un véritable nœud ferroviaire, on peut aller partout en France, même à Marseille. Mais il faut tout justifier. Et justifier, surtout, que l'on n'a pas d'autre choix que de se déplacer et de braver le climat extrême de l'été.

Perdu dans ses pensées, Julien est monté dans la navette qui le ramène chez lui. Le front appuyé sur la vitre refroidie par la climatisation, il regarde le paysage qui défile. Les abris en béton déforment l'harmonie de la vallée et, malgré le soin qu'ont mis les autorités à préserver la nature autour, les arbres, encore pleins de sève il y'a quelques années, lentement se dessèchent. A l'évidence, le surplus d'habitants commence à peser sur l'écosystème environnant.

Au loin, Julien aperçoit les façades droites et blanches du musée de la Toile de Jouy sur le site de l'ancienne manufacture Oberkampf. Il adorait y traîner étant petit – on y voyait les plus belles indiennes de France avec des impressions si fines qu'elles semblaient prendre vie. C'est pour ça qu'il avait choisi de devenir designer textile ; pour faire rêver les gens grâce à des bouts de tissus, pour recréer des mondes imaginaires à l'infini et voyager au travers. Aujourd'hui le musée est fermé. Les toiles, auparavant exposées, sont consignées dans les grands sous-sols du bâtiment et elles dorment depuis des années dans des caisses en bois sous scellés. A la place, la manufacture a repris du service – c'est devenu une usine textile qui produit à l'année des dizaines de milliers de rouleaux de toile enduite résistante aux rayonnements ultra-violets. Ceux-ci sont vendus à prix d'or dans toute la France et permettent de réaliser des combinaisons qui protègent la peau des températures les plus extrêmes. Si le port de la combinaison n'est aujourd'hui que fortement recommandé par les autorités, il est bientôt envisagé de le rendre obligatoire pendant la période de l'été. Alors la manufacture tourne jour et nuit pour tenir les échéances et l'épaisse fumée qui se dégage des turbines empeste le centre-ville.

La navette file à pleine vitesse sur la route et Julien commence à voir le plateau des Metz qui se dessine. Bientôt, il sera chez lui. Julien avait repris la maison de ses parents, une vieille longère qui datait du début du XIXème siècle et dans laquelle il avait passé son enfance. Ses parents étant aujourd'hui décédés – l'espérance de vie avait fortement diminuée ces dernières années – Julien y vivait seul. Il y a quelque temps, il avait dû tout mettre aux normes de la nouvelle sécurité climatique. Ça lui avait coûté un bras et les aides gouvernementales l'avaient moyennement aidé. C'est sûr

qu'à deux ça aurait été plus simple pour lui mais l'occasion d'une belle rencontre ne s'était pas présentée dans sa vie. Il faut dire que ses années d'insouciance avaient été de courte durée ; très vite, adolescent puis jeune adulte, il avait dû se couler dans une vie formatée et aseptisée. Une vie uniquement tournée vers l'urgence, celle de la survie.

Dans la navette, Julien avait retrouvé une ancienne connaissance. Un copain du lycée qu'il croisait de temps en temps. Lui, il s'était marié et avait eu des enfants mais sa femme était partie. Elle avait fui vers les Flandres avec un homme plus aisé, de ceux qui avait les moyens de partir. Tout comme le campus HEC qui s'était délocalisé, plus loin, dans les territoires encore vivables du Nord. Du jour au lendemain, les étudiants avaient disparu et on n'en avait plus jamais entendu parler. Le campus était devenu le quartier général des déplacés climatiques, un centre d'accueil où ils pouvaient trouver de l'aide psychologique et se parler entre eux.

Julien et sa connaissance du lycée habitaient à quelques rues d'écart. Ils descendirent au même arrêt et, en sortant de la navette, ils furent saisis à la gorge par la chaleur moite qui remontait du sol bitumé. Ils firent quelques pas ensemble, échangèrent des banalités et puis leurs chemins se séparèrent. Assommés par le soleil brûlant, ils n'avaient de toute façon pas très envie de parler. La mine triste, son vieux copain du lycée lui fit un petit signe de la main en s'éloignant. Il faisait une chaleur à crever et Julien transpirait à grosses gouttes. Il accéléra le pas et gagna en vitesse le parvis de sa maison.

Arrivé chez lui, Julien s'écroula sur le canapé. Dans le salon aux volets fermés, il faisait sombre et aucun rayon de soleil ne filtrait. Julien avait tout calfeutré tôt ce matin mais ça n'avait pas suffi – le thermomètre fixé au mur affichait une température d'à peine quelques degrés de moins qu'à l'extérieur. Il fallait maintenant attendre que le soir tombe. Julien pourrait alors remonter les volets et aspirer un peu de l'air tiède qui venait de la nuit. Il ne fallait en tout cas pas compter sur le grand jardin autour de la maison – dorénavant celui-ci n'apportait plus aucune fraîcheur. Autrefois verdoyant, il n'était plus aujourd'hui qu'une terre brûlée où plus rien ne poussait. La végétation avait lentement décrépi et puis l'eau avait fini par manquer à cause de l'absence de pluie et des restrictions qui étaient tombées immédiatement après.

Julien se déshabilla. Il enleva son t-shirt et ses baskets puis se dirigea vers la cuisine. En ouvrant le robinet de l'évier, la tête lui tourna légèrement. Il prit un grand verre d'eau qu'il avala d'une traite puis il posa ses mains sur ses tempes. Le sang lui battait dans les oreilles. Il chercha machinalement dans la poche de son jean un sachet de solution de réhydratation orale – en retournant sa main dans sa poche, Julien sentit tomber à ses pieds un petit bout de papier chiffonné. S'abaissant avec effort, il ramassa le papier du bout des doigts pour le jeter. Arrivé au-dessus de la poubelle, il se figea. Sur le papier il y'avait un mot griffonné au crayon :

« Aéroport militaire de Vélizy-Villacoublay. Cette nuit. Tenez-vous prêt. »

En dessous, il y avait un sigle. Une flèche surmontée d'une étoile rouge. Julien resta cloué sur place. Son cœur battait à tout rompre, le sang palpitait dans ses veines. Il porta la main à son front.

Julien avait reconnu leur marque. Ils existaient donc vraiment.

Le soir venu, fébrile, Julien attendit.

DEUXIEME PARTIE

L'obscurité de la nuit avait totalement recouvert la ville de Jouy-en-Josas. Ce soir-là, la lune était voilée par de lourds nuages et, sur le plateau des Metz, on n'y voyait pas à trois mètres. Au loin, on entendait de légers bruissements d'oiseaux qui ne sortaient plus qu'à la nuit tombée et le vrombissement de quelques navettes qui continuaient à circuler en direction de la gare. Il était minuit passé et il faisait encore une chaleur écrasante. De l'air chaud remontait des jardins et des sols brisés par la fournaise de la journée.

Les vêtements de Julien lui collaient à la peau. Il était descendu dans le jardin prendre un peu l'air et, immobile, il écoutait le silence de la nuit. Il savait qu'un signal viendrait. Il savait qu'ils le trouveraient.

Soudain, un crissement. Julien tend l'oreille. Ce sont des bruits de pas sur la terre sèche et craquelée du jardin. Julien plisse les yeux et devine une silhouette qui se dessine progressivement dans la pénombre. Comme paralysé, Julien reste rivé sur place. La silhouette se rapproche lentement. Julien perçoit alors un chuchotement puis une main qui se pose sur son épaule. Une voix d'homme, grave et douce, lui murmure à l'oreille « Viens ! ».

Ils sortent de la propriété, lentement, sur leurs gardes. L'homme qui accompagne Julien prend d'infimes précautions pour ne pas être entendu. En se déplaçant dans l'espace public au cœur de cette nuit d'été, ils savent qu'ils enfreignent la loi et toutes les consignes de sécurité. Plus tôt dans la soirée, l'alerte avait été donnée - il fallait rester chez soi car la nuit s'annonçait trop chaude pour être sans danger. Tout citoyen à découvert risquait la mort et les autorités veilleraient scrupuleusement à ce que les consignes soient respectées.

A tâtons, dans les rues sombres et désertes, les deux hommes avancent, silencieux. Ils finissent par pénétrer dans la forêt qui surplombe la ville, à l'arrière du plateau. Avec effort, Julien suit son guide qui accélère brusquement le pas. Tout d'un coup, Julien sent sous ses doigts un objet froid et métallique, un guidon. C'est un vélo. Il l'enfourche. Les deux hommes pédalent maintenant à toute vitesse à travers la forêt. Des feuilles jaunies et séchées crissent sous leurs roues. Régulièrement, ils s'arrêtent et l'homme qui accompagne Julien lui donne de l'eau. Julien, en sueur, boit jusqu'à plus soif, puis ils repartent. Dans la forêt, il règne l'obscurité la plus totale. Julien distingue à peine la silhouette de son guide devant lui et seul le bruit cadencé des pédales de son vélo lui permet de ne pas s'égarer. Les repères temporels de Julien, doucement, s'effacent. La nuit l'absorbe et l'englobe, il ne sent plus ses jambes mais il continue de pédaler sans réfléchir. Julien ne sait pas où il va mais il n'a pas peur. Il respire à fond ; il avait oublié à quel point c'était bon.

Tout d'un coup, l'homme devant lui s'arrête. Il descend de vélo et met un doigt sur sa bouche en lui faisant signe de le suivre. Ils marchent quelques instants à travers les arbres puis la forêt se fait moins sombre, moins dense. Julien commence alors à distinguer de la lueur devant lui et, progressivement, il commence à entendre. Doucement d'abord, puis de plus en plus sonore. Un écho sourd, cadencé et puissant, presque bestial. Au loin, la lumière se fait plus forte, plus brillante, irradiante et blanche comme un néon. Ils continuent d'avancer et, soudain, s'ouvre devant eux l'immense

friche à ciel ouvert de l'aéroport militaire de Vélizy-Villacoublay. L'endroit est depuis longtemps abandonné mais, cette nuit, sous le regard effaré de Julien, c'est tout un peuple qui danse sur le tarmac. Une foule dense, compacte, suant sang et eau au rythme des immense baffles qui délivrent à plein décibels une musique puissante et brutale. Des femmes, des hommes et des enfants, tous portés par le son et qui ondulent en transpirant sur le bitume, dans un grand oubli collectif, une immense amnésie.

L'homme qui accompagne Julien le prend par la main et l'emmène au milieu de la foule, là où semble battre le cœur de ce magma humain. Julien, porté par les corps autour de lui, se laisse guider. L'odeur âcre et animale des relents de transpiration qui proviennent de ce dancefloor bitumé lui soulève l'estomac mais il continue d'avancer. Arrivé au cœur de la foule, Julien ferme les yeux et abandonne tout son être à l'immense vague humaine qui déferle au centre du tarmac. Dans cette foule compacte, il ne ressent aucune sensation d'étouffement – au contraire, un intense sentiment de libération l'envahit et d'un coup, lui-aussi, il se laisse aller à danser. Au-dessus du tarmac, le ciel s'est entièrement dégagé. La lune, immense et toute ronde, irradie comme un grand soleil blanc – autour de Julien, tous les corps transpirants des danseurs brillent d'un éclat laiteux, on dirait qu'ils rendent un hymne à la nuit. Une nuit qui n'a ni début, ni fin. Une nuit qui a le goût de l'éternité.

Jusqu'aux premières lueurs de l'aurore, Julien va danser sans s'arrêter. Toute la nuit, en transe, son corps ondulera au rythme sonore de la musique. Il oubliera le passé, son futur, d'où il vient et qui il est. Il sera seul, dans l'infinité du présent, au milieu de ces corps qui bougent autour de lui.

Mais, peu à peu, le grand soleil blanc commence à décliner et, doucement, l'obscurité se retire. L'aube se profile et, lentement, le tarmac se vide. Petit à petit, la foule se fait moins dense, moins compacte. La musique s'arrête et le retour à la réalité revient avec la lueur blafarde de l'orée du jour. Il est tôt, mais l'on sent déjà le frémissement du soleil prêt à surgir à l'horizon. Julien cligne des yeux. Les gens autour de lui commencent maintenant à se presser. Vite, ils fuient le tarmac et son goudron bitumé qui commence déjà à chauffer. Ils savent qu'il faut se rapatrier en urgence avant que le soleil ne se lève vraiment – qu'il faut revenir en lieu sûr, à l'abri de la chaleur mortelle de cette journée de fin d'été qui peut être fatale. Vite, avant qu'il ne soit trop tard.

Julien regarde autour de lui. Son guide de la veille aussi a disparu. Il est maintenant quasi-seul sur le tarmac. Il voit les gens s'éloigner, à pas pressés, par petits groupes de deux ou trois. Ils s'enfoncent dans les bois et, discrètement, se dispersent pour ne pas attirer l'attention – sans bruit, ils rentrent chez eux et font comme s'ils ne se connaissaient pas. Cette nuit, personne ne s'était de toute façon vraiment parlé. Les corps avaient vibré ensemble dans un grand sursaut d'humanité mais rien de cette intense communion n'allait perdurer au-delà des premières lueurs du jour.

Julien pris alors conscience de pourquoi il était là. Lentement, il regarda le tarmac qui terminait de se vider et il sut que lui, il ne rentrerait pas. La lumière violacée de l'aube doucement s'effaçait et les reflets jaunes du soleil commençaient à percer derrière les nuages. La journée serait chaude, brûlante, mortelle, Julien le savait. Lentement, il laissa passer les précieuses secondes, puis les minutes qui lui auraient encore laissé le temps de s'en aller et de se mettre à l'abri. Le soleil montait, de plus en plus jaune, de plus en plus puissant, de plus en plus brûlant. Les minutes décisives étaient maintenant passées et Julien savait que ce serait le dernier jour, l'ultime journée, et que ça faisait déjà longtemps qu'il l'attendait. En quittant sa maison, hier soir, déjà il avait compris que l'attente était finie. Il savait qu'il aller chercher la vie mais qu'au bout du chemin, à la fin de la nuit, il trouverait aussi la mort. Ce soir-là, il avait choisi de tout embrasser, de tout prendre, quitte à tout perdre.

Sur le tarmac, ils n'étaient plus que quatre. Julien réalisa que deux hommes et une femme s'étaient regroupés autour de lui. Ensemble, ils avaient regardé le soleil se lever et aucun d'eux n'avait cillé. Tous, ils avaient laissé passer leur chance de retour. Tous, ils attendaient depuis longtemps cette ultime naissance du jour, celle qui les libérerait, enfin, d'une vie qui n'en était pas une.

Les rayons du soleil commençaient déjà à leur brûler la peau. Là où ils étaient, il n'y avait pas une once d'ombre et, sur ce site aéroportuaire immense et désert, l'orée de la forêt était maintenant très loin. Au fur et à mesure que le jour avançait, l'air se faisait de plus en plus étouffant et de plus en plus irrespirable. Julien regarda ses congénères. Les yeux rouges et secs, avec leurs bouches asséchées aux lèvres fendillées, ils tenaient à peine sur leurs jambes. Plus de larmes, plus de salive, plus aucune sécrétion ni mucus – lentement la vie se retirait et leurs corps se tarissaient. Dans leurs regards, pourtant, il n'y avait pas de peur. D'un geste, avec effort, l'un des hommes fit un signe à ses compagnons. Il leur indiquait une entrée de route juste à côté. C'était

une voie rapide depuis longtemps abandonnée. Une « autoroute » ça s'appelait à l'époque où les voitures avaient encore le droit de circuler. Le vestige d'une époque prospère et insouciante qu'aucun d'eux n'avait connu. Un instant, ils se tinrent tous les quatre, immobiles et hésitants, devant l'entrée de la voie d'insertion. Un vieux panneau bleu au-dessus de leurs têtes indiquait :

« Direction Lyon - Marseille (*Autoroute du soleil*) »

Alors, d'un même mouvement, ils s'engagèrent. C'était décidé, ils suivraient la route vers le Sud, là où la brûlure du soleil serait la plus pénible, la plus impitoyable. Ils ne voulaient pas être épargnés. Ils voulaient mourir comme ils n'avaient pas vécu, pleinement, sans ménagement.

La quatre voies s'ouvrit devant eux. Elle était immense et brillante sous les rayons du soleil. D'un seul coup, ils ne sentirent plus de limite à leur liberté. C'était la fin de l'été. Le dernier jour qui leur appartenait.